

# Frédérique Bruyas

## lectrice publique

### entretien avec Denis Boyer

Denis Boyer : La première fois que j'ai entendu ta voix, j'ai été frappé par sa ressemblance avec l'eau. Je m'explique, elle semble ce mixte de minéral et d'organique, elle garde une allure guidée par sa texture mais joue sans cesse avec la gravité, et ses dessins profitent de chaque relief de fond pour changer en surface. Acceptes-tu cette comparaison ? Et ressens-tu un rapport « liquide » avec la plastique du texte lorsque tu le lis ?

Frédérique Bruyas : La lecture à voix haute m'a révélé très concrètement le bien-fondé de cette conception ancienne et désormais poétique du corps de l'homme : un microcosme reflétant le grand macrocosme. Les quatre éléments qui rendent la vie possible sur notre planète s'allient subtilement dans la voix humaine qui prononce les mots du livre.

L'air garde son invisibilité mais donne à voir et porte par le souffle le texte comme l'oiseau se laisse guider par les vents. J'aime à dire que nous créons des courants d'air quand nous parlons la langue de l'auteur.

L'eau comme l'air est à ce point vitale que sans elle pas de son. De la salive comme de l'huile pour les rouages d'une machine. Chaque lettre se lie ainsi à la suivante et donne à la langue sa surprenante capacité à prendre les formes. Comme l'eau, elle épouse toutes les formes et devient elle-même une machine de paroles capable de rendre compte du monde qui lui reste pourtant étranger. Courant qui permet la circulation d'un monde à l'autre avec fluidité.

La terre qui seule ancre le monde, l'enracine. Les consonnes sont bien plutôt du côté de la terre. Elles donnent au mot la force de se dresser, de se tenir debout. Mais le sol n'a pas toujours les mêmes qualités. Il peut être meuble, aride, rocailleux et confère à la langue son caractère. La gravité est bien à la racine. Celle qui cherche à se frayer un chemin à travers les multiples strates du sol qui toutes ensemble fondent l'engagement. Il y a bien un entêtement à dire le monde.

Le feu enfin comme l'énergie ultime. Bien précieux qu'il me faut réalimenter sans cesse. Mais ce feu intérieur se nourrit précisément de certaines écritures dont l'intensité me porte à l'incandescence.

Je propose un thème à partir duquel je sélectionne des œuvres dont je lis des extraits. Il n'y a pas de débat pendant ou après la lecture des textes. Je n'explique pas les partis pris que j'ai pu adopter. Je crois à la beauté des textes que j'ai choisis et la confiance qu'ils me donnent me conduit jusqu'au public. Exercice de lenteur, de disparition et dans le même temps moments de grande conscience et présence à soi unique.  
F.B

**Plus largement, tu établis un rapport sensoriel voire sensuel à la lecture, par l'intermédiaire cardinal de la bouche, à tel point que tu en parles également comme d'un lieu d'alimentation et d'une grotte. Ta bouche accueille-t-elle le texte ou le goûte-t-elle ? Mieux dit, le protège-t-elle ou le dévore-t-elle ?**

La bouche a de nombreuses fonctions. Ouverture centrale de notre corps, elle est un lieu de transformation et de création d'où semblent sortir les mots. Alors oui, les mots sont modifiés en chaque bouche qui les accueille. Le mode d'articulation est essentiel dans l'interprétation. J'aime déterminer quelle sera la tension des lèvres, le serrement des dents, l'agilité de la langue, l'ouverture du gosier, le soulèvement du voile du palais et la quantité de salive. Tous ces paramètres physiques sont les outils qui donneront à entendre le style de l'auteur. Selon eux, les voyelles seront plus ou moins sonores et les consonnes elles aussi plus ou moins bruitiques.

Je me souviens d'un spectateur qui regardait avec une grande concentration ma bouche pendant que je lisais. J'en fus d'abord troublée puis tendue dans la lecture du poème de Ghérasim Luca « Passionnément », je l'oubliais. A la fin de la lecture, j'ai appris que ce monsieur était sourd et qu'il lisait sur mes lèvres les mots du texte.

**Quel est le rôle de la lecture silencieuse dans cette mise en bouche ?**

La lecture silencieuse est essentielle et c'est elle qui me donne l'impulsion première de lire le texte à voix haute. J'éprouve le besoin de l'entendre pour l'observer de près. Cette mise à distance que l'écoute seule me permet « dégage » le texte de ma tête pour devenir l'objet de toute mon attention. Je peux prendre ses mesures et sentir dans la fabrique du son des mots si sa matière sera passionnante à travailler. Le texte est mis à l'épreuve de son étude par sa mise en voix.

**A quel âge, à quel moment de ta vie as-tu commencé de sentir le texte rouler dans ta bouche ? - je ne parle pas de vocation, mais sans doute de quelque chose de plus profond, de l'ordre de la révélation.**

J'ai commencé à lire seule dans ma tête à l'âge de 16 ans. Je n'avais aucun désir de la solitude, certes terriblement peuplée, que

nécessite la lecture silencieuse. Le besoin de dépense physique prenait largement le pas sur celui du recueillement qu'appelle la littérature. Mais j'ai toujours été environnée de livres et ai sans doute intégré l'image d'une lectrice passionnée qu'est ma mère.

Mais cela ne signifie nullement que je n'ai pas très jeune éprouvé et pu satisfaire mon besoin profond d'histoires, ou plutôt qu'on me raconte des histoires. Ce « on » a d'abord été ma mère puis les livres disques avec des voix extraordinaires comme celle de Fernandel lisant « Les lettres de mon moulin » d'Alphonse Daudet ou ma sœur aînée me lisant l'été sur la terrasse des livres qui me berçaient et m'endormaient irrémédiablement.

Mais avant d'en arriver à la lecture à voix haute, il m'a fallu passer par le théâtre. J'étais allée assister à une représentation au Théâtre La Bruyère à Paris de « Moi Feuerbach » interprété par Robert Hirsch. L'histoire d'un acteur qui a perdu les pédales en scène et qui après un temps passé dans un hôpital psychiatrique vient à nouveau auditionner. Au contact de la scène, son esprit halluciné se peuple de tous ses rôles passés. Or pendant la représentation, je me suis « vue » sur scène à sa place. A l'issue du spectacle j'ai pris la décision d'auditionner à mon tour pour entrer dans une école de théâtre.

Et puis deux rencontres décisives, celle de Jacques Rebotier (auteur, compositeur et metteur en scène) qui m'a révélé la formidable énergie de la langue et Marc Roger qui se disait « lecteur public » et m'a donné la possibilité de proposer des lectures à de nombreux publics.

L'écriture d'un mémoire universitaire sur l'oeuvre de Jacques Rebotier « La langue du corps/Le corps de la langue » et ma place privilégiée d'assistante à la mise en scène à ses côtés pour le texte « Eloge de l'ombre » de Junichiro Tanizaki porté par la comédienne Dominique Reymond ont scellé mon désir de lire à voix haute des textes littéraires. J'ai découvert l'extraordinaire plasticité de la voix parlée et tout ce que le travail sur le timbre, le débit, la mélodie pouvait révéler du texte. J'ai compris combien le sens pouvait s'enraciner dans le son et si je prends l'exemple du texte de Tanizaki, combien l'ombre pouvait se matérialiser dans la voix de la comédienne par l'intrusion progressive puis la possession totale de la voix de Dominique Reymond par la *Litanie*. Jacques Rebotier lui demandait très concrètement de parler sur une note *recto tono*,

d'abord de manière sporadique puis de laisser progressivement entendre une litanie parfaite donnant à l'auditeur une clé « sonore » pour comprendre l'envahissement total de l'ombre dans le corps de cette femme. La femme japonaise traditionnelle comme l'incarnation d'une esthétique où l'ombre en est la pierre d'achoppement.

Ce travail a été déterminant. Il m'a donné ce qui fonde mon travail de lectrice publique : le désir de découvrir comment la voix peut « musicalement » donner une interprétation du texte sans avoir recours à un investissement « psychologique » qui abolit la distance garantissant une liberté dans la réception du public. La distance comme espace de liberté et non pas comme fantasme de neutralité. La subjectivité est permanente et comme l'écrit Ghérasim Luca « Comment s'en sortir sans sortir ». Par le son, en cherchant à avoir une conscience aiguë de ce que ma voix propose dans l'espace de l'écoute.

**Le pouvoir du son, celui de la voix, te semble-t-il toujours réactualisé, sa dimension merveilleuse toujours renouvelée ? As-tu, à l'image de Maurice Blanchot avec l'écriture, questionné ce pouvoir ?**

J'y suis extrêmement sensible. Je pense à des voix que j'aime : Nina Simone, Jeanne Moreau, Michael Lonsdale ou Alfred Deller. Voix « savantes » qui ont le pouvoir de comprendre au-delà du sens sans jamais en faire l'économie. Il y a comme dirait Roland Barthes « un horizon de sens ». A leur écoute, j'entre dans une œuvre avec force, délicatesse et singularité.

**Bien que remarquablement culturelle, la pratique de la lecture, y compris et surtout celle de la lecture à voix haute, s'approche, en tout cas lorsqu'on assiste à des prestations comme les tiennes, d'un rapport intime avec une nature, un rythme plus ancien. Quelle place accordes-tu au rythme dans ton travail ? Novalis écrivait « toute méthode est rythme, si on a perdu le rythme alors on a perdu le monde », ton rapport à la scansion est-il du même ordre ?**

Peut-être faut-il que je précise pour moi-même certaines notions. Il y a l'allure comme l'on parle des trois allures du cheval : le pas, le trot et le galop. Mais cela n'est pas encore le rythme que je ressens comme la pulsation qu'il y a dans l'espace entre deux mots, entre deux phrases. Le rebond est

3...

affaire de rythme. Il faut profiter de la résonance du son du mot précédent pour tendre la phrase et maintenir l'attention. C'est une sensation très agréable que d'être dans le bon rythme. Cela veut dire que le texte imprime en vous sa respiration et que votre corps et votre esprit sont en phase avec lui. Je parcours le texte comme le cavalier sur son cheval qui cherche à réussir son parcours d'obstacles. Si le cavalier se lève trop tôt ou trop tard de sa selle alors le cheval n'y comprend plus rien et refuse ou se dérobe. Il stoppe sa course brutalement ou change de direction et s'esquive. Le texte est lui aussi terriblement vivant. Il a son propre rythme. Alliance savante et fragile que celle de soi avec lui. Alors oui comme dit Novalis « si on a perdu le rythme alors on a perdu le monde ». Le sens donc et la chute est inévitable. C'est raté tout simplement. Je n'ai pas tenu la distance.

**La notion de subjectivité transcendantale qui relie bien plus sûrement qu'on a coutume de le penser certaines activités humaines à des accords secrets avec la nature (peinture abstraite, haïku, musique abstraite, poésie du « monde blanc », etc.) est un but difficile à atteindre, qui demande une pratique de la profondeur. Ton rapport à la lecture est-il dans sa réalisation un acte réflexif ou l'associerais-tu à de telles résonances ?**

J'aurais envie de rapprocher la notion de subjectivité transcendantale de celle de l'intuition. Cette intuition se découvre à l'écoute de la matière sonore du langage. Intelligence première qui est contenue dans le silence de la page et que libère la voix. Il n'y a pas d'analyse mais seulement une attention à l'effet que cela produit. Effets de son et de sens dans l'instant même de la prononciation et découverte de la singularité de l'agencement des mots entre eux et de l'inouï de leur rencontre.

**La notion d'oralité est très importante pour toi. Par ce biais, tu établis un lien privilégié avec une intimité de l'humain, tu m'as parlé de « passage fondamental à l'humain ». Peux-tu m'expliquer pourquoi selon toi cette parole, activité symbolique suprême et prérogative humaine, prend plus de pouvoir lorsqu'elle est dite ? Est-ce selon toi parce que la parole dite a toujours (et dans l'histoire de chaque homme et dans l'histoire de l'humanité) précédé la parole écrite, qu'elle est plus proche d'une vérité de l'expression ?**

Je ne parlerai pas de vérité de l'expression puisqu'il s'agit d'une construction, d'un agencement mais plutôt de l'audace qu'il faut pour prendre la parole. Or les paroles écrites dans les livres relèvent de ce courage qu'il y a à tenter de dire les choses telles qu'elles ont été réellement vécues et ressenties. Le passage à l'oralité est pour moi la reconnaissance de ce que sont les livres : des paroles écrites.

Si les paroles s'envolent, ce ne sont pas pour qu'elles se dissipent mais bien plutôt pour qu'elles circulent dans les oreilles de celui qui écoute. Découvrir un texte oralement et éprouver le désir de le relire dans sa propre tête est une expérience troublante. Certes l'on garde en mémoire la voix et toute la subjectivité de l'interprétation du lecteur à voix haute et cela peut apparaître comme un obstacle à l'appropriation personnelle d'une œuvre littéraire. Or souvent l'œuvre se découvre par un extrait plus ou moins long et ceci reste une fenêtre ouverte sur un édifice que le lecteur pourra s'il le souhaite visiter seul. Mais ce qui fait toute la singularité et l'intérêt de cette découverte de la littérature par le versant sonore, c'est le travail en profondeur que la lecture à voix haute impose. On lit souvent bien vite dans sa tête et je parlerai alors d'une lecture « impressionniste ». L'écoute du texte demande une attention soutenue, un recueillement. Le temps est ralenti et, je l'espère, permet à chaque mot de peser de tout son poids dans nos existences. J'éprouve une sensation étrange, celle de déposer le texte dans l'espace et de le voir un temps suspendu entre le public et moi. Juste le temps de l'observer de près et d'en mesurer toute l'intensité.

**Poursuivant cela, mais je pénètre peut-être dans un domaine intime que tu souhaites protéger, poursuivant cela, lorsque tu lis à voix haute, établis-tu personnellement un contact avec toi-même impossible à trouver autrement ?**

Ce qui n'était qu'une pratique au début de cette exploration de la lecture à voix haute est devenue une nécessité vitale, celle de restaurer ce qui a furieusement tendance à s'éparpiller dans le quotidien, à savoir l'attention. L'acte de lire la pensée d'un autre est une liberté formidable. Celle d'être dans l'oubli de soi pour se mettre à l'écoute du texte. Ce qui le plus souvent est un obstacle (à savoir nos préjugés, nos habitudes de pensées)

pour une vision qui aurait la capacité de se renouveler sans cesse, est ici congédié au profit d'une pensée originale puisque précisément je ne suis pas à l'origine du texte. Mais il y a là un paradoxe essentiel. Je vais néanmoins avoir besoin de tout mon être pour pouvoir pénétrer cette matière inconnue, cette *terra incognita* que représente le texte. Le corps et l'esprit sont engagés à chaque instant. Prononcer un mot me permet de l'observer. L'espace de résonance que le son crée me laisse le temps de non seulement l'entendre mais surtout de le comprendre en me l'appropriant. Cette mise à distance est jouissive puisqu'elle ravive mon attention à ma langue. Je travaille seule sans l'écoute d'un tiers qui me donnerait des directions ou qui me ferait profiter de son écoute à lui. J'essaie néanmoins d'introduire ce tiers dans l'écoute de ce que je produis dans l'espace. Je ressens alors le besoin d'un ralentissement généralisé, presque d'une suspension du mot qui serait là devant moi acoustiquement parlant. Alors oui je ressens ces instants comme des moments privilégiés où je me sens connectée à ce qui me fonde, ma langue. Le texte de l'autre repousse sans cesse les limites qui sont les miennes et me permet de vivre l'émerveillement qu'est la parole.

**Ton métier de lectrice publique a-t-il selon toi une valeur sociale ?**

Lire des romans, c'est aimer être envahi par les autres. Ne pas craindre l'identification, la fréquentation intime avec des personnages créés par un esprit qui n'est pas soi. Mais ces romans vont faire partie intégrante de notre vie et participer activement à la création de soi.

Lire à voix haute, c'est aimer entendre sa voix dire les mots de l'autre et se donner le privilège de faire de son corps la caisse de résonance du texte. Mais c'est aussi assumer de s'entendre dire la beauté, la cruauté, la violence et toutes les contradictions humaines sans oublier la variété infinie des paysages et des objets du monde.

Lire à voix haute en public, c'est avoir envie d'ouvrir encore le cercle et de laisser sa voix embrasser un auditoire plus vaste et de confronter son étude à l'écoute des autres.

Alors oui une valeur sociale puisque la lecture publique permet à des gens qui ne se connaissent pas de se réunir autour de l'écoute d'une sélection de textes dont ils ne savent rien. Je propose un thème à partir

duquel je sélectionne des œuvres dont je lis des extraits. Il n'y a pas de débat pendant ou après la lecture des textes. Je n'explique pas les partis pris que j'ai pu adopter. Je crois à la beauté des textes que j'ai choisis et la confiance qu'ils me donnent me conduit jusqu'au public. Exercice de lenteur, de disparition et dans le même temps moments de grande conscience et présence à soi unique. Quand à la fin d'une séance de lecture publique, certaines personnes éprouvent le besoin de me dire que les textes sont vraiment beaux alors je repars plus légère. Ce sont les textes qui m'ont aidée à rencontrer les autres. Nous avons partagé la contemplation des œuvres sans analyse.

**Lorsque tu lis en public, cherches-tu à atteindre un point d'accord avec le public, une mise à l'unisson de la vibration intérieure ? Auquel cas, il serait possible de mettre en évidence conjointement l'articulation de la pensée ?**

Je ne crois pas avoir cette tentation-là. Je constate simplement que la présence du public me permet une tension d'esprit plus grande et rend la lecture plus intense. L'écoute des auditeurs-spectateurs crée un espace de résonance qui me donne une attention plus grande à la matière littéraire que j'ai entre les mains. Mais bien entendu, cette relation est fragile car elle demande une véritable mise à l'épreuve de l'écoute du public. Cela implique nécessairement pour moi un long travail de préparation en amont mais me demande également le courage de jouer le jeu d'une sincère confrontation de ce travail au public que son écoute va modifier. Cela est particulièrement palpable dans les silences que je me sens capable d'assumer ou non. Il y a bien une relation triangulaire qui s'instaure : le texte, la voix et l'écoute du public ou l'auteur, la lectrice et les individus présents à ce moment-là. A l'issue d'une lecture publique, si certaines personnes me disent que les textes sont vraiment superbes alors je suis satisfaite. Sans fausse modestie, ce qui compte c'est la circulation des œuvres qui sont des empêcheurs de tourner en rond. Le temps d'une lecture publique est un temps suspendu qui a cette redoutable simplicité d'être sans artifice. Forme que l'on pourrait qualifier de brute et c'est précisément cette brutalité qui en fait toute sa beauté.

**Plus loin sur ce point : n'as-tu jamais peur**

**que la nature fuyante du son ne permette pas suffisamment la fixation et le retour sur cette articulation (celle de l'auteur cette fois), qu'une idée subtile ne trouve pas toujours son chemin jusqu'à l'auditeur ? Lecture n'est pas explicitation, mais ta tâche réside-t-elle en partie dans cette œuvre de passage ? Il y a dans ta théorie de la lecture, cette phrase - je te cite : « Les écrivains que j'aime lire à voix haute ne cherchent pas à expliquer le monde mais à l'exprimer. » Est-ce à dire que tu cherches une lecture comme une poésie de l'immanence des choses, une mise en évidence du secret, de l'inexprimé qui en accédant à l'expression ne gagne pas en compréhension mais en éveil au sensible ?**

Je ne crois pas en une vérité qui pourrait trouver son expression via la littérature et la lecture publique comme le partage de cette vérité révélée par les textes. Mais alors que signifie cette réflexion que je me fais parfois à la lecture de certains textes « C'est exactement ça. » ? L'auteur a trouvé dans le monde des lettres un équivalent c'est-à-dire son expression littéraire. Mais la distance reste infranchissable. Dans « La conférence des oiseaux » de Udin Attar il y a une histoire qui m'a profondément marquée. Un papillon s'approche toujours plus près de l'objet de son amour, la flamme d'une bougie. Il doit rapporter à ses compagnons sa connaissance de celle-ci. Ivre d'amour, il s'unit à la flamme et se consume. Il ne pourra jamais en dire quoi que ce soit à ses compagnons. Je crois que les auteurs ont le courage de s'approcher au plus près de l'objet de leur amour et ils nous en rapportent leur connaissance sensible. Il n'y a pas d'explication là-dedans mais bien plutôt la tentative désespérée de s'approcher du monde. L'auteur ne peut s'unir complètement à l'objet de son regard sous peine de disparaître et il restera toujours cette part d'inexprimé. Mais la beauté sonore qui s'échappe des mots quand ils sont lus à voix haute recèle à la manière d'une langue étrangère, inconnue, cette part de mystère, ce « chant très obscur de la langue » dont nous parle Cicéron. Cette écoute de la langue est à n'en pas douter une expérience sensible qui nous rend plus attentif aux bruits du monde. Comme l'écrit Francis Ponge : « Mais l'homme a, dès l'enfance, constaté que ces phénomènes et ces bruits, cette agitation et ces résonances du monde autour de lui ne se produisaient jamais qu'il n'enregistre sur

son propre épiderme une sensation tactile particulière, celle même produite par tout autre souffle, intensité et température mises à part.

Il a constaté aussi pouvoir abolir cette sensation en se plaçant à l'abri de quelque palissade, d'un mur, d'une paroi rocheuse.

Il en a conclu très vite à un météore, et il a appelé ça *Le Vent*. »

**Parlons de ces fameux auteurs que tu préfères. Parmi eux, et surtout, il y a Francis Ponge. Il a donné sa voix à ce qui n'en a pas : les choses, il les décrit dans leur immanence, sans aucune volonté de transcendance, mais il accomplit cette tâche suprême du poète, que nous évoquons : la mise en lumière des liens entre le verbe, le sensible, et l'indéfinissable (l'impossible) qui les sous-tend, les innerve. Le langage seul permet-il cela selon toi ? La parole de l'homme est-elle sa seule voie d'accession à la résonance du monde ?**

Je crois que Francis Ponge réalise tout ce que j'aime. Il allie avec une exigence redoutable le sensible et la langue. Il peut stopper brutalement l'écriture d'un texte et n'y revenir que des années plus tard pour un mot qui soudain lui est venu à l'esprit et qui ne convient pas à son sujet. Il sait mieux que personne parler d'une forme de transmutation de la matière : de l'Objet pris dans le monde à l'Objet, création littéraire pour donner au lecteur un Objoie. De cette fabrique littéraire, il fait apparaître tout l'artifice. De cet aveu, il nous rappelle notre isolement et notre seul recours qu'est la parole. A la lecture de chacun des textes de Francis Ponge, je suis saisie par la précision absolue des mots qui conduisent son observation ou l'inverse et comment ce sont bel et bien ces mots-là qui seuls nous ouvrent à une sensibilité plus fine du monde qui nous environne. Je crois que mon désir de lire à voix haute se nourrit de cet appétit du monde qui passe par ma bouche qui prononce les mots du poète.

**Penses-tu que certains textes qui n'ont pas été écrits consciemment pour être lus à voix haute se révèlent, s'exhaussent, lorsqu'ils sont oralisés de la manière dont tu le fais ?**

J'ai eu l'expérience de lectures en présence des auteurs ou de leur biographe quand ils sont morts. J'en garde deux en mémoire. Celle d'un auteur qui trouvait que la lecture

de ses textes révélait toutes ses faiblesses et le biographe qui semblait gêné de la violence du texte que j'avais choisi de lire dans l'œuvre de « son » auteur. Ces deux expériences disent un peu la même chose. Lire à voix haute peut être un révélateur au sens photographique du terme. Celui d'une phrase dont l'équilibre est approximatif ou celui d'une force dont on ne mesurait pas l'impact. L'effacement d'une lecture silencieuse atténue certainement les lacunes ou l'extrême sensibilité d'une œuvre.

**As-tu déjà rencontré des livres qui t'opposaient une résistance ? Non pas à la compréhension, mais bien à la lecture elle-même, qui refusaient de se « livrer » ?**

Deux auteurs que j'aime et qui me résistent : Céline et Rabelais. Je suis encore trop « collée » à leur monstruosité et ne trouve pas comment ma voix pourrait faire le poids.

....

Frédérique Bruyas  
frederique@bruyas.net  
www.bruyas.net